







LE CHOIX DES ANGES

Extrait

GERMAIN



HUC

*d'écaille & de plume*

# Du même auteur



Et plus sur <http://decaille-deplume.fr>



LE CHOIX DES ANGES

Extrait

GERMAIN



HUC

*d'écaille & de plume*

© Germain Huc, d'écaille & de plume, 2018  
ISBN 979-10-93734-01-9  
Ceci est un extrait aux fins de promotion.









# CHAPITRE

# I



Un commencement est une chose fragile, délicate, précieuse.

Car au commencement, il n'y a pas vraiment la lumière. Mais bien l'ombre. L'ombre contient en elle-même tout ce qui n'est pas encore réalisé, et cependant qui pourrait l'être.

C'est un choix qui fait sortir la lumière hors de l'ombre. L'étincelle divine qui scinde l'incrée.

Alors la Création se déploie. Chaque acte, chaque mot, chaque idée, tout naît de cette étincelle primordiale qui désormais donne naissance à mille rayons de feu sans cesse renouvelés à chaque moment de notre existence.

Nous prenons à cet instant-là un chemin qui se déroule au fur et à mesure que nous le parcourons. Des lignes de lumière émergent de nos choix en permanence, pour l'éclairer et nous guider.

Parfois, on peut se demander comment cet enchaînement de choix et de conséquences nous a conduits là où nous en sommes. En se retournant sur son chemin, il est vertigineux de se rendre compte de l'improbabilité de ses méandres.

C'est le lot de chaque être vivant doué de conscience en ce monde.

C'était mon lot comme c'est le vôtre.

Si j'en avais vraiment eu l'occasion, j'aurais pu m'étonner ou rire intérieurement de la position dans laquelle je m'étais enfermé lorsque tout cela a vraiment commencé. Outre que je n'en avais pas le loisir, maintenu par une poigne d'acier et frappé en tous sens, j'aurais peut-être déjà aperçu un pan de la vérité. Déjà, à ce moment-là, les lignes de mes avènements n'étaient plus aussi claires. Elles avaient entamé leur métamorphose. Elles étaient plus floues, et se chevauchaient les unes les autres, se recoupant même à différents points précis. À dire vrai, définir le moment exact du commencement était déjà impossible. Je le sais maintenant.

Même alors, quand la douleur me vrillait la chair et que la volonté de survivre occupait toutes mes pensées, je pus

confusément sentir la présence de ces lignes de lumière qui s'entremêlaient si bien que mon existence se déployait non pas de façon linéaire, mais selon différentes strates d'une seule réalité.

Des fragments de sons, d'images, de sensations, me percutaient avec autant de violence que les coups assésés sur mon corps. Les phrases se mêlèrent. Les contours de la réalité se firent plus imprécis, les visages se substituèrent à d'autres. Les odeurs se confondirent les unes aux autres. Ma tête se fit lourde et bascula. J'entendis à peine le Comte de Flamarens cracher son mépris.

— Je suis déçu de votre réponse, mon ami.

Le coup de poing ganté fit exploser la peau de ma pommette gauche avec un bruit mat, ébranlant l'une de mes dents et faisant jaillir une nouvelle gerbe de sang dans la nuit. Le goût âcre de métal s'insinua dans ma bouche, sur ma langue déjà gonflée. Je finis par renifler bruyamment et cracher à terre.

— Si c'est tout ce dont votre chien de chasse est capable, vous feriez mieux d'en changer, Monsieur le Comte.

Mon ton était plus bravache encore que je ne l'avais voulu. La sanction ne se fit pas attendre et un nouveau coup atteignit ma tempe.

— Qui tu traites de chien, face de rat ? Quand j'en aurai fini avec toi, tu regretteras d'avoir encore une gueule, et tu me supplieras de t'achever. Et je sais pas si je le ferai.

Serge avait mieux ajusté, cette fois. Mais il commençait à perdre patience. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'une ouverture ne se présente.

Le sourire goguenard du Comte de Flamarens vint interrompre mes pensées. Sa figure aristocratique me toisait avec dédain, mais intérêt. À ce moment-là, je ne pouvais savoir pourquoi.

— J'admire vraiment votre pugnacité, Monsieur de Saint Ange. Mais elle est totalement inutile en l'occurrence. Quant à vous, Monsieur de Saint Amans, je veux vous confesser quelque

chose, en guise de bonne volonté.

Le ton mielleux contenait une menace délibérée qui lui donnait une résonance macabre. Pierre, ficelé à un pilier de granit moussu tout comme moi, son verre de lunettes droit fendillé et ses vêtements déchirés par la lutte qui nous avait opposés à nos adversaires, regardait le Comte de Flamarens avec un courage teinté de fatalisme.

— Je vous l'ai dit, Monsieur le Comte, nous n'avons parlé à personne de ce projet, depuis le jour où vous nous avez envoyé votre commande jusqu'à ce soir. Les plans de l'instrument sont restés enfermés dans un coffre de l'atelier, nos données numériques ont été cryptées avec l'algorithme que vous nous avez fourni, nous avons brûlé le reste, et personne n'a été admis à entrer dans l'atelier lorsque nous y avons travaillé, tous volets clos. Depuis un an, nous n'avons pas accepté d'autre commande, et l'atelier est resté fermé tout ce temps. Vous pouvez me croire, Monsieur le Comte. Nous avons le plus grand respect pour vous et nous avons fait selon vos volontés depuis le début...

Flamarens le coupa.

— Voyez-vous, plus encore que la pugnacité de votre élève, j'admire les personnes capables de confiance. C'est si difficile à gagner, mais surtout à garder, la confiance. Si difficile que je ne suis pas loin de la considérer comme le trésor le plus précieux qui soit dans la vie. Car lorsque l'on peut se reposer sur cette certitude qui prend racine dans la relation entre deux personnes, la vie semble vous rendre les choses plus faciles. On possède une foi capable de soulever les montagnes. Le sommeil est plus facile à trouver, quand vient la nuit. Nul besoin de regarder sans cesse derrière son épaule pour surveiller ses arrières. Ceux qui ont cette capacité à faire confiance sont bénis des dieux, ne croyez-vous pas ?

La question était toute rhétorique, bien entendu, mais il la

posa tout de même. Si le discours était adressé à Pierre, il était en réalité destiné à Marianne, la propre fille de Flamarens, dont la lèvres était coupée et meurtrie presque autant que la mienne. Elle était fermement maintenue par Renaud, l'autre sbire de son père, au milieu des ruines d'une vieille église gothique, seulement éclairées par les puissantes lampes qu'ils avaient rapidement déposées çà et là. Elle ne quittait pas son père des yeux, si perçants et si beaux, pourtant acérés et meurtriers à ce moment-là. Sa mise étudiée de jeune femme de bonne famille était ruinée par les traces qui maculaient son bustier, les déchirures de sa robe, les branches qui l'avaient décoiffée.

— J'aimerais être ce genre d'homme. Vraiment. Et j'ai essayé, vous pouvez me croire. J'ai essayé aussi fort que je le pouvais. Mais hélas, trois fois hélas, il se trouve que j'en suis incapable. Je ne sais pas. Je ne peux pas. Avec le temps, j'ai fini par penser que je n'étais tout simplement pas destiné à l'être. Voilà pourquoi je ne suis pas convaincu par votre réponse. Vous m'en voyez tellement désolé.

Comme si cette simple phrase avait été un signe ardemment guetté, Serge frappa à nouveau. Mon foie. Il savait où porter le coup pour obtenir une douleur maximale. L'onde de choc mit quelques fractions de seconde à m'atteindre. J'eus l'impression que ma cage thoracique explosait.

— Je crains fort de devoir pousser votre élève dans ses retranchements pour être vraiment sûr que vous ne me cachez rien. Vous comprenez sans doute que je dois m'assurer que vous n'avez parlé à personne de notre arrangement et que toutes les règles que j'avais exigées ont été respectées. C'est d'une importance vitale pour mes projets.

— Vous êtes un vrai malade, Flamarens.

Serge me fit taire à nouveau, puis il se recula, mit sa main dans sa poche de pantalon et en ressortit un petit objet métallique qu'il ouvrit d'un bruit clair. À travers le rideau de sang qui me

recouvrait en partie les yeux, je vis le reflet d'une lame.

— C'est une intéressante hypothèse, mon cher ami. Et je suppose qu'elle n'est pas dénuée de vérité. La méfiance est sans doute une maladie, après tout. Mais je ne connais qu'une seule façon d'y remédier.

Serge prit ma main gauche et la lame commença à piquer ma peau.

— On va y aller tout doux, mon beau. D'abord une phalange, puis une autre, et une autre. Puis j'attaquerai la main elle-même, et pour varier les plaisirs, j'enfoncerai juste la pointe de quelques centimètres dans les plaies déjà ouvertes, et je tournerai. Dans un sens, puis dans l'autre. On va bien s'amuser, tu vas voir...

Le tranchant entama la peau de mon petit doigt. Doucement, lentement. Comme lorsqu'on prend le temps de peaufiner la taille d'une éclisse de violon. Je m'efforçais de ne pas crier, supportant chaque vague de souffrance comme on aborde un nouvel adversaire sur le ring. Je soufflais, expirais, inspirais, rapidement, bruyamment.

— Arrête, Charles ! Tu vois bien qu'ils n'ont rien dit ! Laisse-les partir !

Serge s'arrêta, le métal encore hésitant entre le muscle et le tendon.

Flamarens se retourna vers sa fille, une rage visible déformant son visage en une caricature pathétique. Il écumait mais continua de s'adresser à Pierre.

— Savez-vous ce que ça fait, Monsieur de Saint Amans, de ne pas atteindre le but qu'on s'est fixé, malgré tous les efforts que l'on a pu faire ?

Il planta ses yeux dans ceux de sa fille. Ils soutinrent leur duel muet de longs instants. Puis le père continua à parler sans briser l'affrontement.

— On se sent trahi. On se sent déçu. Profondément. De

confiance, il ne peut plus en être question. On voit soudain toute la réalité des choses, dans leur entière cruauté, dans leur nudité crue. On est seul, Monsieur de Saint Amans. Irrémédiablement seul. C'est en prenant conscience de cette vérité première, cependant, qu'on se libère vraiment. Et que l'on fait ce qui doit l'être pour accomplir son véritable destin.

Il dirigea le révolver vers Marianne.

— M'empêcher de nuire, c'est bien ce que tu veux ? Et dis-moi, ma fille, qui a bien pu nuire à l'autre durant toutes ces années ? Je ne te demandais pas grand-chose à part respecter le nom que tu portes. Même ça, tu n'en as pas été capable. J'ai passé l'éponge sur toutes tes frasques, j'ai même accepté tes fréquentations et je ne t'ai pas punie lorsque tu as délibérément mis notre famille en danger pour me nuire. Oui, me nuire, à moi, ton père ! Mais ça, ma fille, je ne peux pas te le pardonner. Tu ne te mettras pas en travers de mon chemin. Et d'ailleurs, tu pensais vraiment que j'étais aussi faible que ça ? Qu'il suffisait de me pointer une arme dessus pour que je m'effondre en pleurant ? Tu penses que tu pourrais être capable de me tuer, simplement ? Comme ça ?

Le coup de feu prit tout le monde de court. Encore aujourd'hui il retentit dans ma tête, mêlé au cri d'horreur que poussa Marianne. Quand après une fraction de seconde j'ai compris que ce n'était pas sur sa fille que Flamarens avait tiré, et que j'ai vu la tâche écarlate s'étaler sur la chemise blanche de Pierre, le monde a soudain basculé. Pierre était avec René ma seule famille, le seul repère dans ma vie depuis aussi longtemps que je m'en souvenais. L'univers s'est contracté autour de lui. Il respira soudain si difficilement, ses traits déformés par la douleur, son souffle court, et ses mains s'agitèrent pour trouver la force de chaque battement de cœur. Je ne pouvais pas y croire. Tout le reste devint brumeux et me parvint avec décalage. Ma tête résonnait encore de l'explosion. Je ne percevais plus rien d'autre que la douleur de Pierre, sa lutte



pour survivre. Cependant, même à cet instant, il était déjà évident pour moi qu'il ne tarderait pas à perdre ce combat-là. Marianne se dégagea de la poigne de Renaud pour se ruer vers le corps de Pierre qui glissait déjà à terre. Elle chercha à comprimer la plaie par laquelle s'épanchait un sang trop noir avec un morceau de tissu arraché à sa robe. Même dans la lumière incertaine et crue des lampes, il me fut facile de comprendre que le flot ne cessa pas vraiment. Les vêtements de Pierre devenaient peu à peu plus poisseux et pourpres. La vie voulait sortir de son corps, et chaque flot épais en charriait plus que la terre ne pouvait en boire avidement. Tant et tant qu'une flaque plus sombre commençait déjà à se former près de lui, qui teintait les lichens et les pierres. Il voulut parler mais ne put prononcer la moindre parole. À chaque effort son visage devenait plus pâle, ses membres se faisaient plus lourds, ses doigts plus gourds. Puis tout à coup son regard se figea, sa respiration se suspendit à l'infini, son cœur s'arrêta. J'ai senti le mien se serrer.

Flamarens s'était rapproché. Il était tout à côté de nous maintenant.

Il tenait la cithare entre ses mains. Celle que Pierre et moi avions mis une année entière à fabriquer selon ses plans.

Une cithare, une simple cithare. Un instrument vieux comme le monde, utilisé par les Hébreux et les antiques Chinois. Sa forme, cependant, se rapprochait plus du dessin organique d'une feuille d'érable que de la simple géométrie d'un instrument classique. Ses dix cordes de longueurs différentes étaient placées non pas de façon parallèle mais suivant un agencement qui paraissait défier toute logique. Aucun musicien de ma connaissance n'aurait cru possible d'en sortir un son.

Car Charles de Flamarens n'avait pas désiré une cithare banale. Descendant en ligne directe d'un seigneur médiéval dont la légende vantait la cruauté, il avait presque réussi à éclipser l'aura

de son aïeul. Il détenait une fortune colossale qui lui assurait un pouvoir incontournable sur la région et qui lui servait entre autres à corrompre les autorités locales pour satisfaire ses excentricités. Il était connu pour être un grand amateur d'art, de ceux qui ne reculent devant rien pour arriver à leurs fins. Pour parfaire le tableau, sa réputation voulait qu'il s'intéresse également à l'occulte. De sombres histoires courraient à son sujet, qui ne se murmuraient que dans le secret des alcôves. Des histoires de chair et de sang.

Dans le sang qui s'étalait désormais à nos pieds, le sang de Pierre qui emportait toute sa vie, il déposa avec soin la cithare. Le bois happa le liquide rouge. Il se teinta peu à peu, comme s'il changeait d'essence. Charles s'assura que l'instrument entier s'imprègne d'écarlate. Il ne souriait pas, soupira.

— C'était un mal nécessaire, hélas. Il manquait une chose, un élément essentiel à l'instrument que vous m'avez apporté ce soir. Afin qu'il soit complet, le bois doit être imbibé du sang de son créateur. Je n'avais donc d'autre choix que de sacrifier Pierre. J'en suis désolé. Il était un grand luthier.

J'ai à peine entendu ce qu'il était en train de dire. Je ne comprenais qu'une chose. Pierre venait de mourir sous mes yeux et c'était cet homme qui l'avait tué. De sang-froid. Je voyais son visage tout près du mien. Une fureur incontrôlable s'est emparée de moi.

Et apparemment aussi de Marianne.

Elle parvint à saisir, en jouant de l'effet de surprise, le revolver que tenait son père, et à l'en frapper de la crosse. Flamarens tomba à terre, et elle braqua aussitôt le calibre vers Serge.

— Libère-le, Serge. Maintenant.

Le couteau hésita encore, mais la jeune femme tenait son arme fermement et on ne pouvait douter de sa détermination. La lame trancha mes liens au lieu de trancher ma chair.

Mon poing droit vola instantanément, pour s'écraser en plein dans le visage couturé de Serge, qui partit à la renverse, couché pour le compte.

Renaud tenta de dégainer son arme, mais Marianne surprit son geste et tira une sommation. Il resta pétrifié et laissa tomber le révolver.

Je me ruai vers Flamarens à terre, agrippant sa gorge dans une rage meurtrière. Il lutta faiblement mais il n'était pas de taille et j'ai commencé à serrer, serrer, serrer. Je n'avais qu'à peine conscience de ce que je faisais. Tout était rouge, tout était noir. Tout était violence et souffrance.

Une main se posa doucement sur mon bras. Je vis le visage de Marianne. Cela m'arrêta net, comme si le simple contact de sa main avait brisé mon aveuglement, comme si notre long tête à tête dans la voiture avait laissé des traces en moi. Une porte ouverte.

Renaud avait récupéré son arme et nous tenait en joue, mais n'osait pas agir par crainte de blesser son employeur.

Je compris que si je ne revenais pas à la raison, nous irions rejoindre Pierre dans un monde meilleur.

— Lâchez votre arme.

Je raffermiss ma prise afin de montrer que je ne plaisantais pas. Mais je crois que mon expression était déjà suffisamment éloquente.

Marianne, voyant que le majordome obéissait, s'empressa de ramasser la cithare dont le bois couleur d'automne était maintenant luisant. Après un signe de sa part, je déroulais brusquement mon bras en lâchant ma prise et dans le même mouvement je lâchai un violent crochet du gauche qui envoya Charles de Flamarens valdinguer à travers les pierres. Lorsque son crâne heurta les restes d'une colonne, il s'immobilisa, sonné. Dans l'élan, Marianne et moi nous sommes mis à courir en direction de la voiture, à travers les ruines illuminées par la pleine lune.

Moins d'une centaine de mètres nous séparaient de la voiture noire qui était notre seule vraie chance de salut. Je crois n'avoir jamais couru aussi vite de mon existence. À chaque bond, je m'efforçais de garder les yeux fixés sur l'endroit où était posée la masse sombre de métal luisant. J'avais conscience de la présence de Marianne un peu derrière moi mais rien ne comptait plus que de se rapprocher du but.

Soudain, à une distance que je ne saurais estimer, une brutale impulsion éclata dans mon esprit. Je m'immobilisai, manquant de faire trébucher Marianne, et un son étrange, un mot que je ne connaissais pas jaillit de ma bouche.

Une image s'imposa d'elle-même.

L'image d'un homme d'âge mûr, la quarantaine robuste, dont le costume de soirée ne pouvait totalement dissimuler la carrure imposante. Cet homme qu'à peine une heure plus tôt j'avais croisé dans le jardin luxuriant qui servait d'écrin à la demeure du Comte de Flamarens.

Le souvenir de ce début de nuit revint à ma mémoire, syncopé, désordonné, et pourtant porteur d'un sens nouveau.

*Le parc tout entier avait été éclairé par des milliers de bougies pour la Fête du Solstice. Les lueurs captives de lanternes de métal dansaient de façon mystérieuse sur les robes de soirée chatoyantes et dénudées des jeunes femmes ou sur les formes menaçantes ou grotesques des statues d'êtres mythologiques qui peuplaient l'endroit.*

*L'homme semblait être plongé dans la contemplation du reflet des étoiles et de la lune dans l'eau d'un bassin. Il portait une barbe bien taillée et aussi noire que la nuit. Machinalement, je tournai la tête dans sa direction. Presque au même instant, il se désintéressa de la surface liquide pour me regarder droit dans les yeux. Je fus capté par ce regard, aussi profond que le rêve le plus sombre. Quelques fugitives secondes, j'eus la sensation que mon environnement s'était rétréci pour se résumer à ce regard. Plus rien ne parvenait à attirer mon attention. Les bruits*

*s'assourdirent. La lumière faiblit. Il a ostensiblement regardé le coffret que je portais dans mes bras. Puis quelque chose brisa le silence. J'eus la certitude que sans remuer ses lèvres, il m'avait chuchoté quelque chose. Une phrase dont je ne parvenais pas à saisir le sens et dont pourtant je savais qu'elle s'éclairerait au moment voulu, comme un jeu de mots ou un proverbe dont on comprend enfin, des années plus tard, le sens profond.*

En pleine fuite dans la nuit, je venais juste de prononcer l'un de ces mots étranges, incompréhensibles mais lourds, que j'avais cru entendre dans le jardin de Flamarens. Presque aussitôt, un son étrange fit écho à celui que je venais de prononcer. Une note de musique d'une telle majesté qu'elle produisit en retour un silence plus complet que si le monde s'était arrêté de tourner, ou si la Création dans son ensemble avait retenu son souffle.

Un son véritablement divin. La cithare répondait.

Cela paraissait étrange, même à ce moment-là.

Ce son rappelait les autres, ceux de la Fête du Solstice au Manoir des Flamarens, que nous avons quitté quelque temps plus tôt. La plus courte nuit de l'année et son cortège de festivités débridées avaient toujours suscité chez moi une fascination proche de la ferveur religieuse, même si je n'ai jamais cru en un quelconque Dieu, ni en aucun de ses saints, et encore moins aux anges et aux démons. J'étais encore bien naïf à cette époque-là, même avec mes vingt-huit ans. Pourtant je sentais confusément que cette ambiance hors du temps naissait de quelque mystère ancien et cela me mettait à chaque fois dans un état d'esprit étrange.

*Une heure plus tôt, autant dire une éternité, le coffret de bois laqué que je gardais dans mes bras n'était pas le seul à occuper mes pensées. Deux jours plus tard devait avoir lieu le combat pour lequel je me préparais depuis dix ans : le tournoi de Saint Gilles. Le remporter me conférerait le statut d'Initié de Saint Gilles, je deviendrais l'un des sept Maîtres de l'art de la boxe. Dix ans plus tôt, Yvain le Bel, le plus vieux et*

le plus respecté des Sept, avait fini par mourir, et les tournois de sélection pour trouver son successeur avaient débuté dans tout le pays. J'avais aussitôt désiré tenter ma chance. Je boxais depuis des années déjà, guidé et entraîné par René de Saint Antoine, un ancien élève d'Yvain. Il m'avait jugé prêt, il m'avait fait confiance, et j'avais entamé le long processus de sélection, enchaîné les combats durant dix longues années, pour me hisser jusqu'au tournoi final. Celui qui aurait lieu deux jours plus tard.

Dans la voiture noire de Pierre, je me sentais écartelé entre mon désir de gagner le combat des Initiés, et mon regret de quitter, si je le remportais, la douce routine de l'atelier de lutherie. Les gens s'étaient toujours étonnés de l'apparente dichotomie de ma vie, campée entre les gestes précis, méticuleux, doux et artistiques de la facture d'instruments, le contact chaud du bois, la faculté de créer, et les explosions brutales de force destructrice, la sueur, le sang et les cris, la rage de vaincre, les chocs, les craquements des os, les hématomes et la fureur des combats de boxe. Mais j'étais ainsi fait, et si l'on considère ce que je suis devenu, tout ceci entre dans un schéma cohérent qui témoigne de ce que pouvait être mon Destin. Créer et détruire ne sont pas des actes si éloignés l'un de l'autre si on les considère comme les deux faces d'une même pièce.

Mais les gens n'ont pas ce regard-là.

Pour l'heure, ma vie était donc divisée entre ces deux pôles apparemment contradictoires. Mon travail de Compagnon Luthier dans l'atelier réputé de Pierre de Saint Amans, le plus grand facteur d'instruments de tout le pays. L'entraînement éprouvant et les combats de boxe sous la houlette de René, dans l'espoir de devenir l'un des Sept.

Et ce soir-là, c'était ma vie de luthier qui avait décidé de mon Destin.

Retrouvez la suite  
en version papier sur Amazon  
et en version électronique  
sur kindle, kobo, iBookstore  
ou via <http://decaille-deplume.fr>

